Pieter Spierenburg, *A History of Murder. Personal Violence in Europe from the Middle Ages to the Present*

Cambridge, Polity Press, 2008, 274 pp., ISBN 978 0 7456 4378 6

Julie Doyon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/chs/1440>

DOI : 10.4000/chs.1440

ISSN : 1663-4837

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 143-145

ISBN : 978-2-600-01776-3

ISSN : 1422-0857

Référence électronique

Julie Doyon, « Pieter Spierenburg, *A History of Murder. Personal Violence in Europe from the Middle Ages to the Present* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], Vol. 17, n°2 | 2013, mis en ligne le 10 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/chs/1440> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.1440>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Droz

Pieter Spierenburg, *A History of Murder. Personal Violence in Europe from the Middle Ages to the Present*

Cambridge, Polity Press, 2008, 274 pp., ISBN 978 0 7456 4378 6

Julie Doyon

RÉFÉRENCE

Pieter Spierenburg, *A History of Murder. Personal Violence in Europe from the Middle Ages to the Present*, Cambridge, Polity Press, 2008, 274 pp., ISBN 978 0 7456 4378 6.

- 1 La violence sanglante, surtout lorsqu'elle vise la victime innocente qu'est l'enfant, fait la une des médias contemporains. L'assassin pathologique qu'incarne Peter Lorre dans *M. le Maudit* évoque dès 1931 l'angoisse urbaine du *serial killer*. Professeur de criminologie historique à l'université Erasme de Rotterdam, Pieter Spierenburg scrute les mœurs de l'interdit du sang en Europe occidentale depuis la fin du Moyen Âge. Si la Bible proscrit l'action de tuer son prochain, en sept siècles, de profondes mutations affectent les manières de juger le meurtre. L'acception courante du terme est ici privilégiée pour qualifier l'action de tuer autrui sans nuance d'intentionnalité. Partant des données statistiques mobilisables depuis 1300 dans le cas anglais, l'auteur mesure la labilité des seuils de tolérance à l'homicide dans la longue durée. Règlements privés dans le cadre hautement ritualisé du droit de vengeance médiéval, affirmation de l'hégémonie justicière de l'État monarchique ou républicain à l'époque moderne, démocratisation de l'État de droit au XIX^e siècle : la criminalisation de l'homicide a partie liée avec ses représentations selon les contextes politiques, les groupes sociaux, les classes d'âge et les identités sexuées des protagonistes.
- 2 Observatoire fécond de l'histoire sociale de la justice criminelle depuis les années 1960, le lent passage des justices négociées à la justice imposée par l'État moderne focalise l'attention de l'auteur. À l'aube des Temps modernes, la violence homicide relève

d'arbitrages privés – ressortant rarement de la peine capitale. Dans une société sans justice pénale centralisée, la mort violente est familière. La vengeance privée obéit à un droit très ritualisé dans les logiques codifiées de la faide. L'assimilation entre droit de vengeance et cycle sans fin des guerres privées contraires au principe de la souveraineté de l'État intervient progressivement à l'époque moderne. La répression de l'homicide devient l'enjeu par excellence du monopole pénal de la violence par l'État dans les Républiques, les principautés, les monarchies d'Europe. Deux classes de crimes sanglants émergent de la jurisprudence des tribunaux, qui distinguent la violence délibérée de la violence spontanée. Les homicides accidentels et involontaires, comme en cas de rixe, d'ivresse, de colère intègrent la sphère du pardon (lettres de rémission). De même, dans les villes et les campagnes mal « sécurisées », la défense de sa vie et de ses biens justifie l'homicide commis en état de légitime défense. L'honneur étant aussi précieux que la vie, sa défense, tenue pour légitime, excuse ou atténue l'homicide.

- 3 Certains protagonistes du crime sanglant émergent, donnant aux récurrences statistiques le visage de stéréotypes culturels largement partagés en Europe. Les violents sont de jeunes adultes de sexe masculin dans environ 80% des cas. Parmi eux, les aristocrates vengent leur honneur bafoué au fil de l'épée dans le cadre du duel, tandis que les bourgeois et les hommes du peuple manient volontiers le couteau. A *contrario*, l'homicide volontaire, jugé incorrigible, encourt la peine capitale assortie de supplices. Empoisonnement conjugal, infanticide : ces crimes associés aux femmes dans la sphère domestique sont présumés volontaires. Moralisation et pénalisation des comportements vont de pair. Aux hommes incombe le contrôle des pulsions (colère, ivresse, passion, honneur, vengeance) qu'incarne la prohibition du duel. Aux femmes, l'idéal de vertu et de douceur impose la décence sexuelle dans le cadre matrimonial placé sous le joug marital.
- 4 Si le crime de sang focalise l'action répressive de l'État, les nuances nationales sont nombreuses. Ainsi, dans les Provinces-Unies, la sévérité accrue vise tous les types d'homicides, y compris accidentels et involontaires, depuis le XVII^e siècle. La vie des citoyens de la République a sans doute plus de valeur qu'elle n'en a dans les plus vastes entités territoriales. Dans le royaume voisin de France, par exemple, les homicides involontaires et accidentels sont excusables ou moins punissables jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Au nom de l'État royal ou républicain, la paix publique repose sur l'interdit des violences privées, le désarmement des populations et la répression pénale de la criminalité sanglante. De 35 meurtres pour 100 000 habitants vers 1300, on passe en-dessous de la barre des 5 meurtres pour 1000 000 vers 1750 avec une tendance continue à la baisse à partir du XIX^e siècle.
- 5 Entre 1800 et 1970, les courbes de la violence homicide déclinent. À nouveau, la tolérance et la répression du crime de sang changent de visage. La marginalisation numérique du meurtre souligne l'intolérance sociale dont il fait l'objet dans nos sociétés contemporaines où – pacification des élites aidant – l'idéal d'intégrité physique des personnes se renforce. L'égalité des sexes et les progrès médicaux accompagnent la valeur croissante accordée à la vie individuelle dans les démocraties libérales d'Europe occidentale. De plus en plus dénoncés et poursuivis, les crimes de la sphère intime (crime passionnel, meurtres familiaux) témoignent de l'intolérance tous azimuts de la violence exercée sur autrui. Or, à partir des années 1970, les indicateurs attestent le regain de la violence homicide que l'on croyait définitivement disparue au profit de la croissance exponentielle de la violence contre les biens. En un quart de siècle,

l'homicidité augmente de moitié, mais se stabilise à la baisse dans les années 1990. La reprise, pourtant modeste, recèle de fortes disparités entre la croissance du fait violent en Angleterre et en Irlande et son caractère presque indécélable en France et en Allemagne. Entre ces deux blocs, Italie, Espagne et Suède composent un groupe intermédiaire.

- 6 Symptôme de l'individualisme, de la désintégration sociale et la revitalisation de la culture masculine de l'honneur dans les « quartiers » des banlieues « sensibles », ce retournement de conjoncture caractériserait la « dé-civilisation » dans nos sociétés postmodernes. Sans souscrire à ce constat alarmiste – et anti-eliasien –, Pieter Spierenburg estime au contraire que l'angoisse diffuse de la « montée de la violence », qui alimente le besoin sécuritaire, infirme la théorie de la dé-civilisation. Mieux vaut, selon l'auteur, s'en tenir à l'impact du crime organisé, de la possession accrue des armes à feu – quoique bien en-deçà du niveau des États-Unis – et du trafic mondialisé de la drogue pour expliquer la crue des violences masculines dans les groupes sociaux précarisés. Au vu des sept siècles parcourus, c'est bien le déclin des violences interpersonnelles et le rejet sociétal dont elles font l'objet qui dominent. À l'heure où la montée ressentie de la violence semble faire exploser le concept de « civilisation » cher à Norbert Elias, l'ouvrage de Pieter Spierenburg vient à point nommé rappeler qu'il reste opératoire pour penser les évolutions du fait criminel en Occident.

AUTEURS

JULIE DOYON

Pléïade, U. Paris 13, PRES Paris Sorbonne
julie.doyon@free.fr